

ABANDON !

A la très gracieuse Melle Emilie D.

Le vent gémit et pleure dans les cimes
Des arbres desséchés.
Regrettent-ils, en leurs plaintes sublimes,
Leurs rameaux détachés ;
Des doux zéphirs l'amoureuse caresse ;
Les rayons de soleil
Sur leur dôme vermeil ;
Ou de l'oiseau qu'ils abritaient, l'ivresse ?
— Et toi, mon cœur, gémis sous les autans :
Car toujours, tu l'attends !

La froide bise a caché sous le givre
Son châssis toujours clos :
Je ne vois plus son miroir qui m'enivre,
Et là-bas, dans le clos,
N'apparaît plus sa svelte silhouette !
En emportant mon cœur
Elle a pris mon bonheur :
A ce destin faut-il que je soumette
Mon âme triste où pleurent les autans
Alors que je l'attends ?

ENVOI :

Vous vous montrez si gracieuse,
Vous êtes si charmante, ô Fleur parmi nos fleurs !
Que d'un de vos regards vous séchez ces pleurs
Tombés de mon âme anxieuse !

NIMRIF.

Montréal, 1896.

" L'ALERT "

(Voir gravure)

Parmi les nombreux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, il y en a, peut-être, quelques-uns qui se rappellent avoir lu mon étude sur le fameux navire polaire, l'Alert, brûlé le 12 septembre 1895, sur la batture de Beauport. Il s'agissait d'en retirer le cuivre et le fer. L'Alert faisait partie de l'expédition anglaise au pôle Nord, en 1875 et 1876. Il était placé, avec le Discovery, sous les ordres du capitaine Nares, et portait à son bord mon vieil ami, le capitaine de vaisseau Le Clerc, mort l'an dernier, attaché naval à l'ambassade française de Londres.

Je suis aujourd'hui en état de renseigner LE MONDE ILLUSTRÉ sur certaines reliques qui ont été sauvées de l'Alert.

Un amateur de vieilles choses, M. Onésime Chalifour, manufacturier, de Québec, et résident de Limoilou, vient de m'envoyer une photographie que je m'empresse d'envoyer au MONDE ILLUSTRÉ. Elle représente, en petit, le vaillant navire. A l'avant est la fameuse statue qui ornaît la poulaine. Elle est haute de six pieds et repose sur un piédestal formé par un morceau de chêne provenant de l'étambot, un morceau d'acajou qui faisait partie de la boiserie de la chambre du commandant, et une troisième puis une quatrième parties provenant de la mâture. Elle était en pin de Vancouver.

Oh ! si la statue de la poulaine de l'Alert pouvait parler, comme elle nous en raconterait sur les misères, les événements, les mystères qui se sont déroulés devant elle pendant les longues nuits polaires !

Les deux bittes en acajou et en cuivre, avec trois râteaux de poulies chacune, reposent sur deux autres piédestaux, dont la première partie est en chêne provenant aussi de l'étambot, et la seconde partie de morceaux de pin de Vancouver. Tous ces matériaux, comme ceux cités plus haut, proviennent aussi de l'Alert.

A l'arrière est la roue du gouvernail. Elle est en acajou et en chêne. Elle a tous ses cuivres.

La statue a été restaurée par l'habile sculpteur québécois, M. J.-B. Côté ; les deux bittes et la roue du gouvernail par M. Thomas Gagnon.

Entre autres reliques de l'Alert, M. Chalifour possède aussi les claire-voies, le capot d'échelle, les boise-ries en acajou de la chambre du commandant, ses fenêtres, de belles pièces en cuivre et en verre coupé, ainsi que toute la mâture du navire, devenue désormais historique.

Il lui reste encore assez de bois de l'Alert pour construire l'intérieur de plusieurs appartements somptueux ou pour faire un yacht de bonne grandeur. Heureux ceux à qui la fortune permettra de faire l'acquisition de ces reliques du passé qui en racontent bien plus long par leur silence, que certains livres de ma connaissance, avec toutes leurs belles phrases.

Touchez le font Maurice.

LE MAL D'AIMER

Dédié à Ribon.

Elle était née dans le Finistère, dans un de ces villages bretons où les vieilles traditions d'honneur et de vertu sont la seule fortune des habitants.

Cadette de six enfants en bas âge, Suzanne avait été placée par les soins de son curé dans un orphelinat voisin, et, à l'âge où toutes ces pauvres filles sortent d'entre les mains charitables qui les ont élevées pour, trop souvent, hélas ! s'échouer sur les pavés de nos grandes cités modernes, elle, la charmante bretonne de quinze ans, avait été placée dans une excellente famille de Landerneau.

Deux ans après, sa sœur aînée, cuisinière dans une maison bourgeoise en Normandie, la fit venir avec elle et, à dix-huit ans, Suzanne était aussi jolie fille que bonne femme de chambre.

C'est alors que je la connus ; ses beaux yeux noirs qui semblaient toujours mouillés d'une larme me dirent combien de beaux sentiments, combien de nobles aspirations étaient en germe dans cette âme neuve et naïve.

Son maître, un vieux chef de bataillon de l'armée d'Afrique, excellent cœur, mais bourru comme bon nombre de ses frères-d'armes, était mon correspondant à Caen pendant que j'y faisais mon droit ; j'étais l'hôte de tous les jours et le familier de la maison.

Veuf depuis quelques années, le vieil officier n'avait qu'un fils, en garnison sur la frontière de l'Est, et qui portait depuis plusieurs années déjà les épaulettes de capitaine.

Suzanne, dès son entrée en service, fut un vrai trésor pour le commandant, et, dans les crises aiguës qu'une blessure très mal cicatrisée occasionnait au vieillard, elle, toujours bonne, toujours douce, eut pour lui le dévouement d'une enfant pour son père.

Un soir que je venais partager le repas de mon vénérable ami, sans invitation préalable, comme c'était d'ailleurs mon habitude, je trouvai la jeune fille toute seule. Le commandant était à souper chez le baron X..., et il avait donné congé à sa cuisinière et à son valet.

Je ne fus qu'à moitié fâché de trouver la jeune fille seule, car depuis longtemps déjà j'avais envie de connaître un peu cette nature qui me paraissait si étrangement bonne, de plus, une transformation s'était faite dans cette jeune personne. Ses yeux, autrefois si noirs, si pétillants de malice, semblaient montrer l'état d'inquiétude de son âme. Sa voix, jadis si claire et si profonde, sortait avec peine de la gorge et les mots mouraient mélancoliquement sur ses lèvres un peu pâlies ; et pourtant, jusqu'à ce jour, je ne lui avais adressé que les paroles banales qui sont d'usage à l'entrée d'une maison amie.

— A quelle heure monsieur doit-il rentrer ?

Ce fut ma première parole.

— Je ne sais, M. Paul ; ma sœur doit prendre monsieur chez monsieur le baron, en rentrant, au plus tard à dix heures, je crois.

— Votre sœur va donc quitter la maison, elle se marie, n'a-t-on dit ?

— Hélas ! oui, M. Paul...

Puis elle leva sur moi ses beaux yeux noirs.

— Comment, hélas ! Mais, Suzanne, n'est-ce pas là nous tendons tous ? Aimer, être aimé et puis être heureux, c'est cela la vie ! Ne comptez vous pas vous marier, Suzanne ?

Un long soupir, accompagné d'un signe de tête négatif et d'un sourire plus triste que jamais, fut sa première réponse, puis elle ajouta :

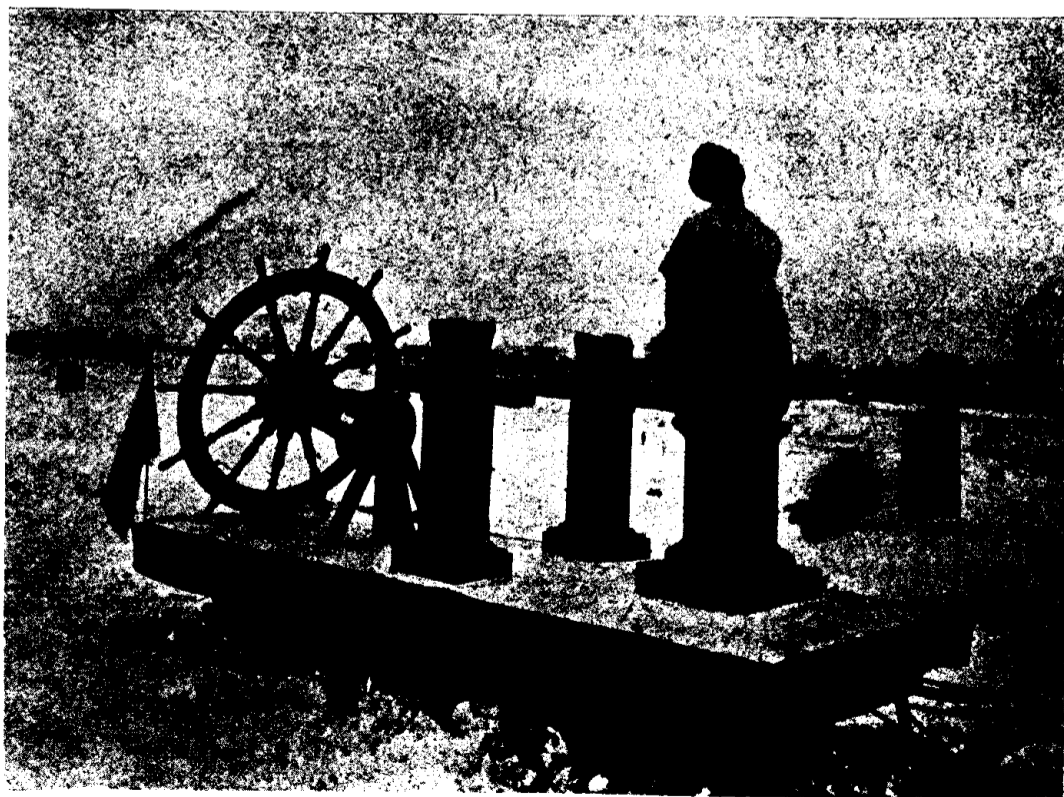
— Non, monsieur Paul, moi, voyez-vous, je ne suis pas née pour être heureuse, je ne me marierai jamais...

Je pensai qu'un amoureux peu sérieuse avait déjà effleuré son jeune cœur, et je partis ce soir là en riant tout haut de la sensibilité extrême de cette petite Bretonne.

* * *

Mon droit était fini, j'allais entrer comme surnuméraire de l'enregistrement, et je devais quitter Caen sous peu de jours. La maison de mon vieil ami était toujours le toit hospitalier d'autrefois, mais le vieux soldat était couvert de rhumatismes et ne quittait presque plus sa chambre. Je vins donc, un après-midi, lui faire mes adieux, lui promettant de revenir aux premiers beaux jours passer une semaine auprès de lui.

J'allais sortir de cette maison où j'avais trouvé, pen-



" L'ALERT ". — (RELIQUES HISTORIQUES). — Photo. A.-R. Roy